

de son pays ; et c'est pourquoi on en a fait le président de la plus haute autorité des Soviets, c'est pourquoi on l'acclame. Dans cette salle érigée pour le luxe des riches, où l'autocrate de toutes les Russies venait se délasser, il est beau de voir parler à des milliers d'exploités d'hier un vieux paysan révolutionnaire qui n'est que cela — et ne fait pas d'éloquence. Cela change des avocats. — J'y pense dans une loge de satin bleu, où les privilégiés de l'Opéra impérial venaient, naguère, contempler derrière des écrans discrets, les entrechats de leurs favorites...

Après les grands discours, on a élu, par un vote à mains levées, quasi unanimement, puisque le Soviet est composé, pour les neuf dixièmes, de communistes, le nouveau Comité Exécutif proposé par le Parti. Comme à un signal, près d'un millier de mains se sont levées. — Puis un soldat s'est avancé vers la rampe et n'a jeté que quelques mots à la foule, soudain levée :

— L'armée rouge vient de prendre Ekaterinoslav !

Il fallait une victoire à cette fête de nouvel an, puisque aussi bien nous ne vivons qu'à force d'écraser tous les jours ceux qui nous veulent tuer. — Et c'est, avant les divertissements, l'entr'acte un peu ridicule des photographes dont les projecteurs aveuglent tour à tour le Bureau ou la salle, tandis qu'on tourne prestement les films qui serviront, dans les campagnes, à la propagande...

Puis voici sur la scène les ballerines en tutus blancs et roses, les voici papillonnant légères, éblouissantes, et c'est sans doute pour les yeux naïfs et fatigués des condamnés à la misère que la révolte a libérés une fête rare. Ils s'y divertissent comme des enfants. Ils bissent les numéros réussis. Un pourtant avait une signification presque tragique. Du fond de la salle, quatre « musiciens errants » sont venus, misérables comme ceux qui hantaient autrefois les cours des grandes maisons sordides. Deux pauvres femmes laides, deux pauvres hères minables dont l'un porte un violon et l'autre une clarinette. Ils ont nassillé en l'accompagnant sur leurs instruments lamentables une chanson populaire ; puis, couples tragiquement grotesques, ils ont parodié les danses gracieuses inventées pour le plaisir des riches... Et cela faisait monter le rouge au front, l'amertume au cœur. Pourquoi ce spectacle révoltant, ici ? — Mais peut-être n'était-ce pas sans raison. Kalinine, le vieux paysan, quelques minutes plus tard le disait avant que l'*Internationale* éclatât en un chœur puissant : « Vous avez vu l'Art qu'ils réservaient pour leurs jouissances et celui qui tombait jusqu'à nous... »

Mais la foule éclate tout à coup en bravos, et voici Chaliapine. Impeccable, en habit de soirée, cravate blanche, souliers vernis, il s'est avancé sur la scène vers la salle qui semble soudain immense en présence de ce seul artiste, vers la salle qui trépigne, bat des mains, se lève. Chaliapine, mieux acclamé au Soviet de Petrograd que Kalinine même et que le tribun de la ville rouge, Zinoviev ! C'est ainsi. Ce public l'aime et le goûte. Aussi bien est-il le seul grand artiste — et très grand artiste — qui lui soit resté fidèle. Il pouvait, à Monte-Carlo ou ailleurs, poursuivre une carrière fructueuse en succès de gloire et d'argent ; il a préféré rester dans Petrograd affamé. Et c'est la preuve d'un réel attachement à ce fruste peuple si éprouvé. Car — et bien qu'on en médise non sans raison — ni les cachets fabuleux qu'il se fait verser par les théâtres de l'Etat, ni les sacs de farine qu'il se fait donner, ni le confort qu'il a réussi à conserver chez lui, ne peuvent suffire à compenser les avantages que lui procu-

raient un geste de dédain envers la foule qui l'ovationne ce soir.

Chaliapine a un physique prestigieux. Grand et large d'épaules, les mouvements souples, le visage clair aux traits doux, largement, fortement dessinés, aux yeux gris clairs rayonnants, au front ouvert, la chevelure dure, d'une couleur indécise blond cendré ou argenté, les mains étonnamment expressives — et leur expression complète quelquefois admirablement son jeu — il est venu d'un pas rapide s'incliner devant la salle avec une aisance souveraine.

Souveraine : c'est le mot. Il exerce sur cette foule une souveraineté, — celle du talent incontesté, que l'on aime et dont on est fier. Et voilà peut-être ce qui l'attache à Petrograd rouge. Après les bravos des élégantes en décolletés, des snobs, des gommeux, des gens de clubs, de turfs et de casinos — comme le souffle robuste de cette salle-ci doit lui paraître puissant et sincère ! Mieux vaut régner ici. — Et c'est ainsi qu'il a été pendant le dernier semestre membre du Soviet où il représentait les artistes et le personnel des théâtres...

Sa voix a quelque peu fléchi. Il la ménage visiblement et ne donne toute sa mesure qu'à de rares instants, mais diction, allure, accent, expression, tout est chez lui d'un art supérieur qui fait qu'à la scène, on le reconnaît du premier coup d'œil.

Il avait chanté plusieurs fois déjà, il allait se retirer quand on cria au fond de la salle : « Doubinouchka ! Doubinouchka ! » Un bref colloque familial s'engagea entre l'artiste souriant et ses interlocuteurs anonymes qu'il appelait « Mes amis ». Puis nous entendîmes de sa belle voix le *Chant du Gourdin*, qui est plus qu'un chant national, le chant de la race slave, courbée à la peine, pendant des siècles, sous le bâton. Toute douleur, tout effort, et l'immense patience russe, et la résignation — et aussi la terrible et profonde révolte finale de l'esclave — vibrent dans ce chant. A la fin de chaque couplet, Chaliapine, d'un grand geste, déchaînait l'élan de la salle entière qui reprenait le refrain. Et c'était une clameur, — le cri de l'homme qui brandit le gourdin et qui frappe, le cri aussi de l'homme qu'on frappe. Quand il arriva au dernier couplet, celui où le moujik abat enfin son terrible gourdin sur l'échine des nobles et du tzar, la salle entière trembla, emportée par un souffle que, certes, elle ne connût jamais au temps où un public mondain emplissait ce parterre...



Pour que le plaisir de la soirée fût complet, le Soviet a, pendant les intermèdes, fait distribuer à ses invités, des sachets contenant chacun un morceau de sucre, quelques bonbons, un morceau de pain et du fromage. Rare aubaine !



Il va être une heure. L'*Internationale* résonne encore dans les escaliers du théâtre où la foule se presse vers les sorties. Nuit noire, neige, le gel mord. Quelques automobiles démarrent. Une voix appelle dans la foule : « Les anciens forçats de Schlüsselbourg, par ici ! » — car, sans doute, il y a une voiture pour les anciens forçats. C'est bien leur tour.

On s'en va par les rues sans lumière, enfonçant à chaque pas dans de la neige épaisse. Et cette nuit noire, si intense, où l'on marche pourtant sur la blancheur immaculée de la neige, fait penser aux contrastes saisissants de la Révolution. — Ce soir au théâtre, il m'a semblé la comprendre un peu mieux, à l'instant où se levait pour elle l'an neuf.

VICTOR SERGE.